

Cascarillo était loin de lui déplaire.

— Alors, à ce soir ! dit le bandit. Comptez sur moi pour le menu.

— Nous nous en rapportons complètement à vous.

Et M. Lenoël abandonna sa pêche à Cascarillo.

— Mon enfant, dit celui-ci à la comtesse, c'est une affaire faite, le jeune homme vous aimera.

Et Cascarillo s'en alla donner ses ordres !

## XIX

### LE VAMPIRE

Cependant le Fulminante était arrivé à Naples.

Comme toujours, sous le nom de Madejo, il logea à la pension suisse : nul n'aurait soupçonné dans ce sculpteur hongrois, le terrible bandit qui s'était taillé un royaume dans les montagnes de l'État de Naples.

A première vue, comme l'avait si bien dit la Zinzivotta Madejo le sculpteur n'attirait pas l'attention ; en lui, rien d'extraordinaire. De petite taille, il se confondait facilement dans la foule ; mais s'il était isolé, on remarquait l'harmonie de ses proportions, la finesse de ses mains, la petitesse de ses pieds et une souplesse incomparable de mouvements. Sa figure brune, anguleuse, maigre, eût paru sinon vulgaire, du moins peu faite pour attirer l'attention, si deux yeux immenses, deux grands yeux bleus, n'eussent semé la lumière, l'éclat, le resplendissement sur cette physionomie. Lorsque voilant son regard, de sa paupière, le Fulminante était au repos, poursuivant un rêve intérieur ou s'abandonnant aux somnolences de la sieste, sa tête ne disait rien ; mais quand il discutait, quand il s'animait, quand l'œil projetait ses éblouissantes clartés, chaque trait du visage prenait du caractère. Un brusque mouvement de la main, jetait en arrière les boucles de cheveux noirs qui dissimulaient la hauteur et la majesté du front ; les lèvres éloquentes soulignaient chaque phrase, tantôt par la grâce du sourire, tantôt par un pli menaçant, parfois en marquant le dédain avec une puissance d'expression inouïe, d'autres fois en aiguillant les pointes de l'ironie par leur grimace sarcastique. On devinait alors que l'on était en face d'une nature passionnée, élégante, raffinée, riche en facultés redoutables ; mais le Fulminante se dévoilait rarement ; jusqu'alors, jamais devant Fernande, il n'avait paru sous son vrai jour à sa valeur.

Elle ne l'avait pas remarqué. Toute à Armand, inquiète de lui, ne regardant que lui, ne s'occupant que de lui, elle s'était fort peu arrêtée à considérer si M. Madejo ou M. Carlo étaient de jolis garçons : pour elle, ce qui n'était pas Armand ne méritait pas un regard. Mais, M. Lenoël pris, Armand détenu dans cette grotte, seule, Fernande dut chercher des figures sympathiques, interroger les visages, se faire des amis.

Tout d'abord Carlo lui parut plein de pitié pour elle, et elle crut devoir le compter au nombre de ceux à qui elle pourrait demander conseil. Carlo se montra tout dévoué, mais il lui dit :

— Madejo n'est malheureusement pas ici ; c'est un garçon qui a plus d'expérience que moi et qui vous conseillera avec bien plus d'autorité que moi.

Et il ajouta :

— Je lui télégraphie de venir !

Fernande remercia avec effusion.

Ainsi Madejo se trouvait posé déjà dans l'esprit de Fernande. Il arriva enfin. Carlo vint demander à Fernande si elle voulait le recevoir et causer avec lui des mesures à prendre. Elle accepta. En lui, tout d'abord, aucun changement ; elle ne remarqua rien qui annonçât l'homme supérieur, lorsqu'il la salua en s'excusant d'avoir tardé.

— J'étais en tournée artistique, mademoiselle, dit-il, je n'ai trouvé le télégramme de Carlo que ce matin et me

voici à vos ordres. Je crois cependant devoir vous dire tout d'abord que, j'en ai la conviction profonde, Armand ne court aucun danger.

— Cependant, monsieur, il est prisonnier.

— Mademoiselle, le Fulminante fera vérifier la position pécuniaire d'Armand, et tout se terminera par une question de rançon et d'argent.

Et il fit de si beaux raisonnements, que Fernande prit confiance ; confiance d'abord dans la délivrance de son fiancé, confiance ensuite dans Madejo. Elle subit peu à peu le charme de cette voix harmonieuse, la douceur du regard la frappa ; elle se crut en présence d'un homme bienveillant, dévoué, brave et fort. Tout cela était vrai, mais ce qu'elle ignorait, c'est que cet homme l'aimait. Elle avait pour lui une amitié naissante et déjà beaucoup de reconnaissance.

La baronne, de son côté, avait reçu des instructions ; elle manœuvra pour bien disposer Fernande. Elle avait recommandé à sa sœur de tout faire pour que Madejo fût des progrès dans le cœur de Fernande. Il fallait de cette façon, l'empêcher de concevoir aucun soupçon. Le Fulminante, cependant, était inquiet de la santé de Fernande ; il la vit très pâle, en effet, et tous les indices de l'anémie s'accusaient en elle. Il y avait à Naples plusieurs médecins célèbres ; le Fulminante résolut de tenter d'obtenir de Fernande, par la baronne, que la jeune fille prit une consultation. La baronne sut l'y décider.

— Il ne faut pas, lui avait-elle dit, que votre Armand vous trouve laide ou mourante en sortant de prison.

Les docteurs consultés déclarèrent qu'il y avait appauvrissement du sang. La pauvre Fernande fut mise au régime, alors que chaque nuit elle subissait l'horrible fascination du vampire ; tous remèdes étaient inutiles. Le Fulminante, sous le nom de Madejo, se présenta ensuite aux docteurs comme ami de la famille, pour savoir la vérité vraie que l'on ne dit jamais aux malades :

— Au point où en sont les choses, dirent unanimement les docteurs, cette jeune fille est menacée de devenir phthisique à courte échéance. Toutefois, un régime sévère et une médication énergique la sauveraient. Il n'y a pas de granulations, pas de tubercules dans les poumons.

Le Fulminante prit bon espoir. Il fit habilement sa cour, ne perdant aucune occasion de plaire à Fernande ; jamais celle-ci ne l'avait encore vu dans la pleine explosion de sa force.

Une scène fâcheuse, causée par un officier prussien en voyage, c'est-à-dire en mission, mit en lumière la valeur de Madejo aux yeux de Fernande. Le Prussien avait toute l'arrogance des vainqueurs et il comptait sur l'amitié des Italiens présents ; l'officier dauba donc sur la France en pleine table d'hôte, et Fernande écoutait pâle d'indignation.

Le Fulminante dit à Carlo très haut :

— Si cet officier était mieux élevé, et s'il avait du tact, il se tairait. Il devrait s'apercevoir qu'il parle devant une Française et il se montre peu poli.

L'officier s'aperçut en effet de l'attitude de Fernande.

— J'ignorais, fit-il, que mademoiselle fût Française, et si je l'avais su, je n'aurais rien dit. Mais, vous, monsieur, ajouta-t-il, vous voudrez bien retirer ce que vos paroles ont de désobligeant.

— Monsieur, dit Madejo, je ne retirerai pas un mot de ce que j'ai dit :

— Vous êtes donc Français ?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi défendez-vous une nation qui a bien mérité le sort qu'elle a subi. Elle nous a attaqués, nous nous sommes défendus et nous l'avons châtiée.

— Pas assez ! dit en souriant amèrement le Fulminante.

— Pourquoi ?

— Parce que la France vous rendra avant peu, au centuple, les défaites que vous lui avez infligées.